

## *Exil*

*« Maman, pourquoi les Hommes sont-ils méchants ?*

*- Les Hommes ne sont pas méchants, ils choisissent de l'être. »*

*Nous étions chez nous. J'ai grandi dans une belle famille française mais dorénavant, cela ne sera plus jamais le cas. Nous avons été obligés de partir. De tout quitter. Bien sûr, nous aurions pu rester, non pas pour vivre mais pour survivre. La traversée vers les pays d'avenir n'a pas été de tout repos. Nous avons agrippé, griffé, supplié la vie de nous garder avec elle. De ne pas laisser approcher la mort. Je me rappelle de ma mère. Elle était incroyable. Elle était toujours confiante et s'en remettait à Dieu à chaque difficulté rencontrée. Elle nous a tout donné, à nous ses enfants. Si vous l'aviez vu ! Lors des tempêtes, elle nous tenait serrés contre son cœur, transmettant tout son amour pour nous. Nous étions pourtant déjà serrés les uns contre les autres. J'ai essayé de chercher une comparaison pour vous donner une idée de la situation mais aucune ne m'a paru digne d'être écrite. Certains d'entre nous auraient pu être racistes dans un autre siècle. L'ironie du sort. Les rôles se sont inversés ; les pays arabes sont devenus terre de promesse et les pays européens terres de trahisons. Je ne pensais pas devoir migrer de France un jour. J'étais fière d'être française. Ma mère était maintenant déjà vieille mais ici, sur ce petit radeau, être jeune ou vieux ne changeait rien. La mort prenait au hasard. Une personne ayant déjà tout vécu pouvait être sauvée et une personne qui n'avait pas encore goûtée à la vie pouvait, à tout instant, se retrouver au fond de la mer. Abandonnée de tous. Oubliée de tous. Seule, au fond d'une mer qui ne voulait même pas de nous. Nous n'avions aucun bagage, aucun papier, aucune idée de ce qui nous attendait. Mon père avait dû payer notre voyage extrêmement cher. Je crois avoir hérité de l'esprit du sacrifice de mon père. Il a tout fait pour que nous puissions partir, c'est-à-dire ne pas mourir.*

*Notre famille a refusé de renier Dieu et de leur prêter allégeance. Les fous qui dirigent notre pays ont alors essayé de nous supprimer. Nous avons fui. Ma sœur est restée là-bas. A trois mètres sous terre. Ils l'avaient exécutée. Malgré nos supplications au ciel, nous avons été séparés. La mer*

grondait. Elle voulait que notre bateau paye son passage. J'ai vu mon petit frère tomber à l'eau. Je me suis retournée et l'ai vu derrière moi. Ce n'était pas lui, le pauvre homme qui devait être en train de mourir, étouffé par l'eau envahissant sa bouche, sa gorge et ses poumons. J'étais tellement soulagée de le voir vivant que je me suis dit « Plutôt moi que lui ». Je pense que mes pensées ont été entendues car la seconde d'après, j'étais plongée dans l'eau froide de la mer en colère. Le choc thermique me coupa le souffle. Une fois dans l'eau, le monde devint silencieux. Je ne voulais pas mourir, j'étais trop jeune. Je voulais être sûre de voir ma famille en sécurité. Alors j'ai lutté. J'ai lutté de toutes mes forces, de tout mon corps, de toute ma volonté pour garder la tête à la surface. Mais c'était déjà trop tard, quelques secondes sous l'eau avait permis à la mer d'emporter le bateau loin de moi. J'étais coincée entre ce que j'aurais pu dire « quatre murs » sauf que c'était des murs bleus, presque noir, qui bougeaient avec fureur. J'avais peur. Je n'avais plus de force. Tantôt je respirais, tantôt je laissais la mer me submerger. Lorsque j'étais sous l'eau, j'avais l'impression que mes soucis se noyaient avec moi. Je n'étais plus qu'une pauvre ombre dans un océan trop grand pour moi. J'étais perdue, sans espoir d'avenir. Ma famille avait peut-être péri, j'en étais consciente. Ils étaient dans la même eau que moi mais impossible de les voir. Leurs corps pouvaient être sous mes pieds en ce moment même. Cela, je ne pouvais pas le concevoir. J'étais éœurée. Envie violente de vomir.

Je ne sais depuis combien de temps j'étais dans l'eau, quoi qu'il en soit, la mer, voyant mon désarroi, m'apporta une planche de bois. Je m'y accrochais. Au bout d'un moment, les eaux se calmèrent. Aucune barque en vue, aucun radeau, aucun corps. J'étais seule avec une planche. Je ne contrôlais plus rien, pas même mes larmes. J'avais beau me dire que si je pleurais, c'était fini, qu'il fallait garder espoir. Elles refusèrent de rester et se mirent à saler la mer. J'étais à bout de force, il me fallait me reposer. J'avais peur de cette eau autour de moi, même si elle était maintenant calme. Tout ce noir... je m'imaginai qu'un démon allait me happer les pieds et m'entraîner au fond de cette étendue bleu. Je me hissais sur la planche. Je n'avais pas beaucoup de place mais c'était mieux que rien. J'observais mes blessures : rien de très grave. J'essayais de fermer les yeux mais à chaque fois que je le faisais, le visage apeuré de mon petit frère surgissait dans ma tête. Je me mis à parler, je crois. Cette partie de mon histoire, m'est un peu floue. Je n'arrivais même plus à pleurer tant mes yeux étaient secs. Quelques jours plus tard ou fussent des semaines ? En tout cas, je tournais la tête et vu un homme près de moi. Derrière lui, un grand bateau. Je sentis qu'on m'enlevait de ma planche, qu'on m'attachait, me soulevait dans les airs, je fermais les yeux.

*J'étais sur un lit propre, je n'arrivais pas à bouger, ni à parler. Je me trouvais dans une petite chambre d'hôpital. Un policier se trouvait sur une chaise à côté de mon lit. Je ne savais pas où j'étais mais la présence d'un policier ne présageait rien de bon pour une émigrée... J'essayais de lever les mains mais mes poignets étaient attachés, tout comme mes chevilles. De plus, j'avais un tuyau dans la bouche qui me donnait envie de vomir. Le bruit réveilla le policier qui tenta de me calmer mais je ne compris strictement rien ; il parlait arabe. Il vit que je ne comprenais rien et que je ne me calmais pas alors il appela de l'aide, je crois. Un médecin apparut avec une seringue. Non, je ne voulais pas être droguée. Je m'affolais. Il me planta la seringue, je gémis, ils devaient lire la terreur dans mes yeux car le policier me caressa le front avant que ma tête ne retombe et que tout redeviennent noir.*

*Cette fois, je me réveillais avec un gout amer dans la bouche mais sans tuyau. J'avais mal à la tête. J'étais encore toute engourdie. Une main se posa sur mon bras, c'était le même policier, assis sur la même chaise. Je tentais de soulever mes bras qui retombèrent mollement sur le lit. J'avais l'impression de les avoir levés haut alors que les attaches me les tenaient encore fermement. Il me parla en français cette fois. « Comment t'appelles-tu ? » Cette question me laissa perplexe. Il s'agissait bien sûr d'une question légitime vu la situation mais à vrai dire, je ne savais pas quoi lui répondre :*

*« Ma famille, vous savez où elle est ?*

*Il me regarda avec une sorte de pitié.*

- *Dis-moi comment tu t'appelles.*
- *Zu'est-ce que cela pourrait changer ? Vous les avez trouvés ?*

*Une larme coula sur ma joue et je détournais la tête.*

- *Je ne sais pas où ils sont, je suis désolée. Tu veux me raconter ce qui t'es arrivée ?*
- *Non.*
- *Très bien. Repose-toi, nous verrons cela plus tard. (Il fit mine de s'en aller.)*
- *Attendez !*
- *Oui ?*
- *Vous pourriez me détacher ?*
- *Non. »*

*Et il partit. Je voulu arracher les liens me retenant prisonnière. Je tirais tellement sur les cordes que celles-ci me déchirèrent la peau. Peu me chau, je n'avais plus peur des douleurs physiques. La pire, c'était celle dans mon cœur. Ma famille... Ils étaient morts. Ou peut-être que non ? Ou peut-être qu'ils étaient en vie, éparpillés sur le nouveau continent et je n'allai jamais les retrouver et eux non plus n'allaient jamais se retrouver. A moins qu'ils soient tous ensemble, à m'attendre, quelque part.*

*Deux ou trois jours plus tard, le policier revint et me détacha. Je lui avais raconté que notre bateau avaient essuyé une tempête et que nous étions cinq de ma famille à bord, que nous étions français, que j'avais été enlevé par une vague et qu'après je ne les avais plus revus. Je ne me cachais pas la vérité et il ne me la cachait pas non plus. Je ne voulais pas savoir où il m'emmenait. Je ne sais plus. Je ne sais plus rien. Je n'ai plus aucune envie. La vie me semble morne, triste, laide. Qu'est ce qui m'attendait ici ? Qu'allais-je faire ? Pour ce pays, je ne suis rien. Les migrants ne sont jamais traités avec respect. Bien sûr, quand les pays riches en parlent, tous disent que c'est bien triste, que ces « pauvres migrants » ont vécu des choses horribles, etc. Mais au final, aucun politicien ne serait venu faire quelque chose de vraiment important. Aucune personne aisée ne serait venue pour nous apporter du réconfort. S'ils sont gentils, ils se contentent de faire une donation à des associations mais ce n'est pas de leur superflu dont nous avons besoin, c'est de leur amitié, de leur réconfort. Ils ne savent pas ce que ça fait de tout perdre, d'être contraint de tout quitter, de perdre des proches. C'est gentil de faire de belles promesses ou de faire quelques actes de bonté, mais au final, nous ne sommes pas les bienvenus. Pour les arabes, nous sommes, nous, les européens, des voleurs, la racaille de leurs rues comme ils le furent autrefois chez nous. C'est facile de catégoriser les gens. Qui sommes-nous pour juger ? Si chacun prêtait un peu d'attention aux autres, le monde irait beaucoup mieux. Pourquoi ne pourrions-nous pas simplement respecter autrui, quelque soit sa religion, son physique ou son origine ? Toutes ses caractéristiques ne définissent pas le fond de notre être. Il y a des « bons » et des « méchants » partout. Nous sommes tous des âmes grises ; n'acceptons pas cela, rejetons la violence, la haine et les injures. Ne me dites pas que vous n'avez pas le choix, que vous ne vouliez pas ou que vous n'avez pas choisi de faire ceci ou cela car on a toujours le choix. On peut toujours décider de faire le bien ou le mal. Je pensais à tout cela en le suivant. Dans l'ascenseur, il me dit que j'allais être logé avec d'autres français. Que ma famille était peut-être là-bas. Un fourgon noir. Il ne m'emmenait pas dans un endroit sûr. C'était le fourgon de la faucheuse. Si j'allais là-dedans, je mourrais. J'en étais sûr. Alors je m'enfuis. Je courus jusqu'à ne plus avoir de souffle*

et même au-delà. Ils essayèrent de me rattraper et honnêtement, en temps normal, ils auraient du pouvoir me rattraper. Un enfant me barra la route me stoppant brusquement. Il me prit par la main et m'emmena à travers tout un dédale de rue. Je ne savais pas où il m'emmenait mais il avait réussi à semer nos poursuivants. Il s'arrêta dans une petite ruelle face à la mer.

« Qui es-tu ? » Ce fut la première et dernière chose que je lui demandais. Je n'obtins jamais de réponse. Il disparut aussi vite qu'il apparut. Je continuais de marcher dans les rues de cette ville inconnue. Les gens me semblaient bizarres. Ils n'appartenaient pas à mon monde.

Moi j'étais dans la réalité. Je ne savais plus rien à part cela : le monde que je respire actuellement, c'est le monde dans lequel je vis. Je marchais jusqu'à atteindre l'océan, évitant les voitures de police et les questions qui se posaient dans ma tête. Pour les gens, je n'existais pas. Ils ne voulaient pas me voir, pas m'approcher, pas me toucher, craignant je ne sais quelle maladie que j'aurais emporté avec moi depuis l'Europe, ce continent dont plus personne n'ose parler. Une fois près de la plage, j'en étais arrivée à la conclusion que je devenais folle. Le garçon qui m'avait sauvé n'existait pas, il était seulement le fruit de mon imagination que j'avais créé pour combler le vide que j'avais en moi. Je longeais la plage jusqu'au soir. Je regardais l'horizon. Le soleil était maintenant face à moi. Je distinguais un homme au loin. Il... il marchait... il marchait sur l'eau ?! Il s'approchait de plus en plus et je vis que ce n'était pas un homme mais un petit garçon. Le même petit garçon qui m'avait sauvé. Ce visage qui m'était devenu familier me procura le plus grand bien intérieur. Je commençais à marcher dans l'eau pour le rejoindre. Il me sourit, écarta les bras pour m'inviter à le rejoindre. C'est à ce moment que le sol s'échappa du dessous de mes pieds et que je sombrais dans l'eau. Je fermais les yeux.

Je repris connaissance et j'étais toujours dans l'eau. De l'air. J'avais besoin d'air. Dans un effort qui m'arracha les bras, je réussis à atteindre la surface. J'étais à nouveau seule dans l'océan. Je n'avais jamais été secourue, n'avais jamais rejoint la terre ferme, n'avais jamais rencontré les gens de cette terre de promesse. J'étais trop fatiguée pour survivre, loin de tout secours, loin de ma famille. J'allais mourir, c'est déjà fait, je crois. Vous n'avez rien pu lire, tout cela je n'ai pas pu l'écrire, puisque je suis morte.